

Cathy DUJARDIN

Féelynides

attraction

Photo couverture :

fotolia.com

lassedesignen

Nejron photo

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse :

Mai 2017

Le titre et le manuscrit sont protégés par

Droits d'auteur - code de la propriété intellectuelle

© Cathy Dujardin, 2016

Première édition

979-10-227-4894-0



Médaille de Aidan

Prologue

J'ouvris les yeux sur un vide immense et angoissant. Un froid glacial m'envahissait. J'étais comme oppressé dans un trou noir qui m'enveloppait de son manteau obscur. Ma mémoire me faisait défaut ; incapable de me concentrer, je ne me souvenais de rien, ne voyais rien ; seule l'obscurité glaciale et solitaire m'accompagnait. Je ne devais pas paniquer, alors je forçai sur mes autres sens pour comprendre ce qui m'entourait. J'entendis un souffle fort non loin de moi, un long râle haletant. La peur prit le contrôle de mon corps invisible et la panique m'envahit. Je voulais m'enfuir, mais où, et comment ? Je ne voyais rien. C'est alors qu'un bruit de pas lourds écrasant des feuilles mortes crépita dans l'obscurité. Je sentis quelqu'un approcher sans pour autant apercevoir sa silhouette.

Que faire ?

Le bruissement des feuilles s'accéléra.

Il approche ! Mais de qui ou de quoi s'agit-il ?

Je concentrai tous mes sens pour localiser l'inconnu et entendis à nouveau cette respiration forte et cadencée troubler la nuit ambiante. J'avançai à tâtons dans le trou noir, lorsque le bruit sourd d'une masse s'écroulant au sol me parvint. Je sentis le craquement des feuilles et l'humidité du sol sous mes mains. Ce corps était le mien, je venais de trébucher. Une douleur intense se propagea dans ma poitrine.

Cet élancement provenait de mon abdomen, il me tirait l'estomac comme une brûlure intense. Mes mains se crispèrent sur cette douleur que je voulais extraire de mes entrailles, mais

impossible, je ne pus que me recroqueviller en tremblant de tout mon corps.

D'où venaient ces élancements qui m'embrasaient le ventre encore et encore, à vomir ?

Je compris rapidement que j'avais faim, si faim que cette sensation me déchirait de l'intérieur.

Mais pourquoi suis-je aussi affamé ?

Soudain, mes yeux se mirent à brûler. Je voulus les frotter, mais je ne contrôlais plus mes mains, elles restaient crispées sur mon abdomen. Je clignai des paupières à plusieurs reprises pour atténuer cette sensation de brûlure. L'irritante sensation s'atténua, et je découvris mes mains tremblantes recroquevillées sur mes vêtements.

Ma vue revenait, hésitante et trouble. Arrachant mes doigts à la douleur oppressante de mes entrailles, j'entrepris de tâter le sol en aveugle pour comprendre où j'étais.

Une forêt ? Comment suis-je arrivé ici ?

Un souvenir émergea : je me couchais tranquillement dans mon lit pour sombrer dans un sommeil réparateur. Mais au lieu de cela, je me réveillais en enfer dans cette forêt inhospitalière.

Que s'est-il passé ?

J'étais toujours secoué de spasmes et tirailé par la faim, lorsqu'un rayon de lune tomba sur mes mains que je ne reconnaissais pas. Pourtant elles ne pouvaient que m'appartenir... Je les retournai et vis du sang dégoulinant sur mes paumes.

Surpris et angoissé, je tâtai mon corps à la recherche d'une éventuelle blessure, ... rien !

Au bout de quelques secondes, je compris que ce sang ne m'appartenait pas !

En me relevant, une nouvelle douleur martela ma tête. J'essayai de ne pas bouger, espérant qu'elle passerait. Elle s'estompa en effet, cependant un horrible goût de fer titillait mes papilles. En passant ma langue sur mes lèvres, je sentis un liquide lourd et âpre les recouvrir.

Je l'essayai du revers de ma manche pour m'apercevoir avec

horreur que c'était du sang qui s'écoulait de ma bouche. Je scrutai les alentours, déconcerté par tout cela, ayant toujours conscience d'une présence qui m'observait.

Mais que se passe-t-il ? Je n'y comprends rien.

Le goût de fer s'amplifia, provoquant une nouvelle nausée. Mes entrailles grondaient, et pourtant mes papilles s'excitaient, ne réclamant qu'une chose : de la nourriture ...

Une faim telle que j'aurais pu dévorer n'importe quoi.

Un bruit attira mon attention.

Des pas ! Il approche !

Je regardai tout autour de moi et constatai que l'obscurité s'atténuait laissant apparaître d'énormes troncs d'arbres à travers une brume épaisse. Je me levai en titubant un peu, mes jambes étaient molles et tremblantes. J'arrivai laborieusement à me maintenir debout, en franchissant les arbres qui m'encerclaient. Mais l'obscurité réapparut. Je me retournai pour essayer de déceler autre chose que le néant. Trouver une solution pour m'échapper.

Mon instinct me commandait de courir. Je m'élançai donc à travers le dédale de branches et de feuilles à peine perceptibles, avant d'être stoppé par une lumière aveuglante. Je clignai des yeux pour atténuer cette lueur agressive, improvisant un éventail avec ma main et repris ma course dans une sorte de brume opalescente ; plus d'arbres ni de feuilles, juste un brouillard cotonneux. Quelques pas plus loin, celui-ci se dissipa, et ma vision se fit plus précise. En me retournant pour tenter d'apercevoir mon poursuivant, je constatai que je n'étais plus dans la forêt. Une sorte de muraille composée d'énormes rochers m'entourait. Les uns après les autres, je regardai les huit rochers enfoncés dans la terre depuis des siècles se dessiner progressivement, semblables à des menhirs s'élevant avec dignité à trois ou quatre mètres au-dessus du sol.

Ma vision rétablit, je m'avançai au centre du cercle. Un ours au pelage noir venait d'apparaître à quelques pas de moi, me fixant avec insistance de ses yeux injectés de sang.

Des grognements me firent sursauter et je me tournai vers ma droite. A cinq mètres environ, j'aperçus un loup au pelage noir, une crête blanche hérissée depuis le sommet de son crâne jusqu'au bout de sa queue ébouriffée. Comme l'ours, il était figé entre deux rocs et me fixait d'un œil vif et ensanglanté. Des feuilles tourbillonnaient en typhon autour de moi, le vent froid me transperçait la peau. Je restai juste immobile et pétrifié.

Que me veulent-ils ? Étaient-ce leurs pas que j'entendais dans la nuit ? Tant de questions sans réponses !

Peut-être vont-ils partir ! Pfff, je peux toujours rêver ! Gentil loup, gentil nounours !

Dans les embrasures formées par les autres menhirs se matérialisa un puma au pelage crème et aux membres antérieurs zébrés de roux. Je fis volte-face, alerté par un autre bruissement furtif. Je distinguai alors la silhouette d'une biche marron mouchetée de blanc, puis à ses côtés un ours plus petit au pelage brun. Enfin, une sorte d'aigle royal aux plumes blanches vint se poser au sommet d'un menhir. Il était énorme me scrutant comme les autres et glapissant à m'en crever les tympans. Il battit des ailes, dont l'envergure avoisinait les deux mètres cinquante, et s'envola en tournoyant au-dessus du cercle, comme pour m'impressionner par sa puissance.

Ces animaux constituaient, avec les pierres, une prison dont j'étais le centre, sans aucune porte de sortie pour m'échapper. Je me retournai sur ma droite, puis sur ma gauche, impossible de fuir, j'étais encerclé.

D'un mouvement soudain, le loup rompit les rangs en reculant dans l'obscurité jusqu'à disparaître, englouti par un épais brouillard fumant. Puis les autres animaux se retirèrent un à un, pour finir par l'aigle, qui vint frôler majestueusement le haut de mon crâne avant de s'éloigner.

A peine le temps d'ébaucher quelques pas qu'un sifflement strident retentit à travers la nuit. Levant la tête, j'entrevis un spectre bleuté aux yeux luminescents tournoyer tout autour de moi puis disparaître. Seule la rumeur sourde et lancinante du vent

résonnait encore. Soudain, le spectre réapparut et me fondit dessus pour m'ensevelir sous une immense cape obscure.

Je fus réveillé brusquement par un hurlement.

Mon hurlement !

Allongé dans mon lit, je scrutai le plafond de ma chambre. Angoissé et en sueur, je compris que le souffle que j'entendais était le mien. Rejetant mes jambes hors des draps pour les ancrer solidement au sol et reprendre pied, je m'assis au bord du lit. Mon cœur se calma et les tremblements s'estompèrent.

Je contemplai mes mains qui n'étaient plus ensanglantées, juste moites.

Encore ce foutu rêve !

Nouveau départ

« La bourse que j'ai obtenue, en plus de me permettre de faire de grandes études, est la seule et l'unique manière d'atteindre mon but : devenir quarterback, car nous avons peu de moyens financiers et évidemment, beaucoup de difficultés à joindre les deux bouts en fin de mois. Malheureusement, je viens de recevoir par courrier une très mauvaise nouvelle : ma bourse d'étude a été annulée. Je n'y comprends rien. Mon petit monde bien ordonné s'écroule et je suis désespéré. Aidan »

Le vendredi était mon jour préféré, car il annonçait le week-end, mais aujourd'hui marquait le début d'un changement. En outre, il commençait mal, faisant suite à un nouveau cauchemar, et j'allais devoir assumer les conséquences d'un manque de sommeil flagrant. Mes cauchemars semblaient de plus en plus réalistes. Je restai un instant assis sur mon lit avant de me lever et d'essayer de prendre le dessus sur le rêve qui me hantait toutes les nuits depuis maintenant deux semaines.

Comme tous les matins, Jack, mon imposant mais brave chien, m'attendait devant la porte de la salle de bain. Il était habitué à me suivre partout et connaissait si bien mes habitudes, qu'il me précédait toujours là où j'allais et quoi que je fasse. Je sus en l'apercevant qu'il attendait avec impatience l'heure du petit-déjeuner.

- Salut mon père. Tu es pressé de manger, n'est-ce pas ? lui lançai-je en le caressant tandis qu'il frétillait d'impatience.

Je pris ma douche, me remémorant les propos de ma mère lorsque je lui avais parlé de mes cauchemars. Elle avait mis mes

angoisses sur le compte du stress provoqué par le déménagement. Pas le moins du monde inquiète, elle s'était même amusée à l'évocation de mes aventures nocturnes. J'avais donc renoncé à me plaindre au bout de la première semaine en lui laissant croire que mes rêves étaient devenus plus intéressants qu'effrayants, alors qu'il n'en était rien ; bien au contraire, ils semblaient plus réels que jamais.

Après avoir pris un copieux petit-déjeuner, je remontai dans ma chambre pour enfiler la tenue neuve choisie par ma mère pour la remise des diplômes qui devait se dérouler dans la matinée. Le grand jour tant attendu dans la vie d'un adolescent rentrant dans l'âge adulte : la remise des diplômes !

J'avais bien entendu évité de me vêtir avant de me restaurer, de peur de salir la seule et unique chemise blanche que je possédais, ayant préféré enfiler, en prévision d'une éventuelle catastrophe, un vieux tee-shirt et le bas d'un vieux jogging gris.

Dans l'escalier, je croisai ma mère vêtue d'une jolie robe d'été fleurie.

- Comment va mon diplômé préféré ?

Un sourire chaleureux empreint de satisfaction ensoleilla son visage.

- Heureux que les années de galère se terminent par ce diplôme tant attendu, maman.

- Et malheureux de déménager dans un pays étranger, me rétorqua-t-elle. Je vis son sourire s'estomper.

- Je n'ai ...

Malheureusement, mon hésitation trahit le mensonge que j'allais lui servir et sa gaîté retomba brusquement.

- Dépêche-toi, nous partons dans dix minutes, je t'attends en bas, me répondit-elle en descendant les escaliers.

La remise des diplômes marqua la fin de ma vie d'étudiant au lycée Liberté de Tampa en Floride. Je vivais aussi mes derniers

jours dans la ville qui m'avait vu naître.

A la rentrée, ma nouvelle vie d'universitaire débiterait au très convoité U.C.C. de Cork en Irlande.

« *Irlande !* »

Je me répétais inlassablement le nom de ce pays qui allait m'accueillir, mais rien n'y faisait ; imaginer ma vie là-bas était toujours aussi difficile pour moi.

Ma mère devait aussi intégrer cette Université, mais en tant que professeur d'histoire, poste obtenu grâce à un ancien collègue.

Celui-ci avait durant plusieurs mois convoité cette place, et je ne sais pourquoi il la refusa pour la proposer à ma mère qui accepta, malgré ma réticence et à mon grand désarroi.

Ce poste lui permettrait de gagner plus d'argent et de m'offrir du même coup les études dont elle avait toujours rêvé pour moi.

Ma mère, Nora Trevor, si petite et si frêle que je me demandais toujours comment un être si chétif avait pu enfanter un gabarit comme le mien. À vrai dire, il semblait inconcevable que nous ayons un quelconque lien de parenté, comme aimait me le faire remarquer mon meilleur ami Mark Randall. Deux opposés et aucune ressemblance, tant pour le physique que pour le caractère.

Nora, toujours souriante, positive, pleine d'entrain dans un corps de petite fille à peine formé, des yeux marron très foncés et des cheveux courts d'un blond très clair, décolorés par le soleil de Floride.

Quant à moi, j'étais réservé et pensif (ma mère aurait même dit : dans la lune!), les yeux d'un bleu très limpide, le gabarit typique du sportif légèrement hâlé, musclé par les entraînements répétitifs. Très agile sur le terrain mais très gauche avec la gent féminine. Des cheveux bruns, toujours décoiffés et prêts à se battre en duel, et la dégaine vestimentaire débraillée d'un dormeur surpris au saut du lit.

À bien y réfléchir, mes traits étaient probablement ceux de mon père, mais ma mère n'en parlait jamais ; enfin, elle préférait me dire qu'elle ne l'avait pas connu assez longtemps et sa mémoire lui

faisait défaut. Balivernes me direz-vous, j'en étais persuadé moi aussi... mais elle devait avoir ses raisons pour ne pas aborder le sujet, et je respectais cette décision.

Pour clôturer le chapitre, elle ne possédait aucune photo de lui. Je n'avais donc jamais nourri l'espoir de le rencontrer au détour d'une rue, car je ne connaissais pas son identité.

Et voilà, mes prochaines années, j'allais les passer en exil dans un pays dont l'évocation seule me faisait frissonner.

Pour moi, cette île ne représentait qu'une succession de clichés : pubs, mauvaise nourriture, Irlandais rouquins affalés sur le comptoir, bière à la main, sans oublier la cerise sur le gâteau, les trolls, farfadets et autres légendes. Rien de très folichon à mes yeux.

L'amour que je portais à ma mère était sans limite, enfin jusqu'à ce qu'elle m'informe des changements dans notre existence.

L'unique responsable de cette décision d'expatriation qui remettait ainsi mon avenir en question, fut le refus de l'attribution de ma bourse d'étude, indispensable si j'avais voulu rester en Floride. Selon les dires de ma mère, nous avions énormément de chance que le doyen de l'université de Cork m'acceptât au sein de celle-ci, sans que nous ayons à déboursier un dollar. Le doyen lui avait expliqué que tous les ans, le comité d'admission lui octroyait le droit de recruter un élève aux moyens financiers modestes, dans le but de lui offrir ses études ; c'était aussi un excellent moyen de valoriser l'université.

« Miraculeux ! » pensez-vous.

C'est ce que je pensais, car peu d'universités, voire aucune à ma connaissance, n'étaient aussi généreuses habituellement.

Ma dernière semaine en Floride fut partagée entre les préparatifs du déménagement et les sorties avec mon ami Mark avant que chacun ne parte de son côté.

Injustice fut le mot qui me vint à l'esprit, car tous mes amis avaient reçu une bourse pour l'université de leur choix, sauf moi. Personne n'avait d'ailleurs compris pourquoi, ayant été déclaré meilleur quarterback de l'équipe avec les plus hauts scores depuis dix ans, ce qui avait fait de moi la star du lycée avec l'une des moyennes les plus élevées. Malgré cela, je m'étais vu refuser ma bourse d'étude. Même Mark avait réussi à décrocher la sienne pour l'université de son choix, malgré de médiocres résultats, et l'obtention quasi surnaturelle de son diplôme.

J'aspirais autrefois à un grand avenir au sein d'une équipe universitaire, mais tout était réduit à néant. Je ne serais jamais une star du football américain, car ce sport n'était pas enseigné là où j'allais.

Je serais simplement Aidan Trevor, étudiant en première année à la prestigieuse université de Cork en Irlande. En m'obstinant à le répéter, peut-être arriverais-je à me convaincre que mon avenir serait meilleur, et que j'échapperais à un hypothétique avenir sportif. Je deviendrais juste vétérinaire.

Je rentrai chez moi après un petit match amical. Un chez-moi rempli de souvenirs et de cartons que nous entassions dans le salon comme des containers sur un paquebot. Ma chambre ne ressemblait plus à ce qu'elle avait été, il ne restait plus que mon lit.

Irlande ; je continuai machinalement à répéter dans ma tête le nom de ce pays qui deviendrait le mien en prenant une douche bien méritée.

Puis j'aidai ma mère à finir d'emballer nos affaires, entassées dans cette petite maison durant tant d'années, puis retournai et dans cette chambre qui n'en était plus une, pour m'y reposer avec Jack, très nerveux depuis plusieurs jours ; il était très intelligent et avait parfaitement compris que nous partions. Lui aussi devait être triste de quitter sa maison.

Je fus réveillé très tôt ce matin-là, avec l'impression d'avoir survolé la semaine passée avec mes amis. La veille, nous nous étions fait nos adieux en nous promettant de garder le contact. Nous étions tous conscients que les chances de nous revoir un jour ou l'autre étaient minces, aussi la séparation avait-elle été un peu difficile, surtout pour mon ami d'enfance Mark. Il vivait depuis son plus jeune âge dans des familles d'accueil, n'ayant pas de parents connus. De ce fait, ma mère était un peu la sienne, car il passait plus de temps chez moi que dans sa famille d'adoption. Il était heureux de partir enfin pour l'Université, mais triste, de nous quitter.

Une fois installés dans l'Airbus qui glissait sur le manteau cotonneux recouvrant l'Atlantique, ma mère, toujours souriante quoi qu'il advienne, me regarda tendrement avec le même sourire que le jour où elle m'avait annoncé sa décision de quitter la Floride.

De ce jour, je ne gardais en mémoire que ce sourire, qui avait précédé la pire des décisions. Ma vie avait basculé à cette annonce et mes cauchemars avaient commencé cette même nuit et ne me quittaient plus. Malheureusement notre départ, lui, n'était pas un cauchemar. Je quittais vraiment le pays qui m'avait vu naître.

Depuis, elle m'adressait régulièrement ce sourire, peut-être pour m'apaiser ou me signifier qu'elle avait pris la bonne décision pour nous.

Mais au fond, pouvais-je regretter un avenir incertain en Floride, privé d'études, sans aucune perspective de gloire, hormis de travailler au fast-food du coin ? Non ! Je pouvais partir sans regrets !

Cinq jours avant notre départ, nos affaires avaient pris la direction de l'Irlande par transporteur, ne laissant qu'une maison vide de souvenirs, presque facile à quitter. D'après le responsable, le camion des déménageurs devait arriver en Irlande le même jour que nous, et malgré mes doutes, je pus constater l'exactitude de ses affirmations en apercevant, du siège arrière de notre taxi, le

camion contenant nos affaires déjà garé devant notre nouvelle demeure.

À mes côtés, mon chien Jack trépignait d'impatience ; il avait passé des heures dans une cage remise au fond de la soute à bagages, et ne pensait probablement qu'à se dégourdir les pattes dans son nouvel espace de jeu après s'être désaltéré et avoir profité d'un bon repas bien mérité.

Ma mère n'avait eu aucun problème pour trouver cette maison, car elle appartenait au directeur de l'université, qui l'avait héritée de ses parents.

Il nous l'avait gentiment proposée, peut-être pour nous rendre service, mais plus probablement pour éviter qu'elle ne tombe en ruine. En nous la louant pour presque rien en échange de quelques travaux plus que nécessaires, il en assurait l'entretien à moindre coût. Quoi qu'il en soit, nous avions un toit.

Cette maisonnette individuelle était retirée, à l'abri du bruit ambiant de la ville. Une maison au charme d'antan, avec une façade assombrie par le temps et la pollution, envahie par le lierre, aux volets effrités de bois peint en bleu, bref elle n'était plus entretenue depuis des lustres.

Laissant ma mère au bon soin des déménageurs, je commençai la visite de notre nouveau logement, suivi de Jack. J'entrai directement dans le séjour, tandis que Jack se mettait à renifler les quatre coins de la maison pour prendre ses marques.

- Pas top la déco, hein mon gars ? Je crois que je vais avoir du boulot !

Les oreilles tombantes, le regard penaud et la queue basse de mon chien prouvaient qu'il était d'accord sur l'ampleur des travaux à réaliser. Inutile d'être décorateur d'intérieur pour constater que la tapisserie remontait à une époque lointaine où l'élégance suprême consistait à tapisser tous les murs avec un papier peint verdâtre et à recouvrir les sols d'une épaisse moquette à bouclettes dans des tons assortis aux rayures vertes des murs.

Je décidai de prendre immédiatement possession de ma

chambre, en choisissant de m'attribuer la plus grande des deux, évidemment sans demander l'autorisation de ma mère. Après tout, il me fallait plus de place car j'avais besoin d'y installer un bureau assez grand pour travailler.

Je passai donc les vacances d'été à aider ma mère à emménager, effectuer de petites réparations et repeindre les lieux avant la reprise des cours. De toute façon, je n'avais rien de mieux à faire.

Le temps passait très lentement à Cork, je savais que je ne me ferais pas d'amis avant un bon moment, du moins, pas avant mon entrée à l'université. Avec ma mère, nous réussîmes à installer une certaine routine dans notre nouvelle vie. Notre emploi du temps était immuable : le matin, nous partions au grand magasin de bricolage acheter des fournitures que j'utilisais l'après-midi pour rénover notre maison, mettant à profit mes humbles talents de peintre-bricoleur. Nous n'avions pas beaucoup d'argent, mais le propriétaire des lieux nous avait concédé la gratuité des deux premiers mois de loyer, pour remettre en état le pavillon. Tâche à laquelle je m'attelai sans relâche durant le reste de mes vacances.

Une nuit, après un nouveau sommeil agité, un hurlement me réveilla. Je n'avais jamais entendu un tel râle. Jack guettait à la fenêtre, toutes dents dehors, et semblait terrifié. Curieux, je scrutai donc les alentours par la fenêtre, tout en caressant Jack pour l'apaiser. J'examinai les champs et l'orée du bois derrière la maison, mais la nuit était si obscure que tout se confondait. Soudain, j'aperçus deux ronds deux lumineux. Ils étaient immobiles et ressemblaient à deux billes rouges luisantes. Je les fixai, comme hypnotisé, lorsque je compris que ces deux points rougeoyants n'étaient que les yeux d'un loup tapi à l'orée du bois. J'admirai la beauté de cet animal sauvage en pensant qu'il était curieusement très proche des habitations pour une bête aussi dangereuse. Il fallait que je fasse attention à Jack dorénavant, il ne devait pas tomber nez à nez avec ce loup ou un autre animal

sauvage. Jack se mit à aboyer de rage et le loup s'enfuit, probablement apeuré lui aussi. Je me souviendrais longtemps de ce face à face irréel.

